

Dossier

Adopter un « grand » enfant une aventure à hauts risques ? Aujourd'hui, davantage de parents adoptent des enfants déjà grands. Mais parfois sans suffisamment de préparation de part et d'autre.

Paru le: mercredi 26/11/2003

Patricia et Denis avaient déjà trois enfants, quand ils ont voulu en adopter un quatrième. Comme ils avaient « passé l'âge des couches », ils ont décidé d'adopter en France un enfant « grand ». Jérémie avait 10 ans. Il avait passé son enfance en famille d'accueil, mais il n'était devenu adoptable qu'après le décès de sa mère, deux ans plus tôt.

« Avec moi, ça s'est passé assez facilement, explique Denis : il n'avait pas connu son père, j'étais un peu le père idéal. Mais avec ma femme, cela a été plus dur : il avait d'autres images de mères et il fallait qu'une nouvelle mère trouve sa place. Il était avec elle dans un perpétuel yoyo relationnel (je m'approche, je m'écarte). » Jérémie avait d'ailleurs fait l'objet d'un premier projet d'adoption, qui s'était soldé par un échec : il avait été remis aux services sociaux au bout de six mois. « Tu choisis entre lui et moi », avait dit à son époux sa future mère adoptive. « Il faut être très clair et très solide dans son couple, reconnaît Denis, car l'enfant peut créer des tensions entre nous. Mais le pauvre gamin, il n'y est pour rien ! » Pour Jérémie non plus, ce n'est pas évident : habitué à vivre en famille d'accueil, de façon toujours « provisoire », il a du mal à s'habituer à l'idée qu'il est chez lui. « Au début, il gardait ses albums photos dans sa chambre ; il les met progressivement avec les nôtres. Mais il ne veut toujours pas voir sa nouvelle carte d'identité. »

Il n'est pas facile pour un « grand » enfant d'adopter de nouveaux parents. Comme il n'est pas facile non plus de devenir du jour au lendemain parents d'un enfant de 10 ans. Un enfant qui débarque avec un passé, une histoire souvent douloureuse, sur laquelle on n'a pas de prise... Ce n'est pas la page blanche - ou qu'on imagine telle, car un enfant de 3 mois lui aussi a déjà une histoire - sur laquelle on va pouvoir écrire. Cela demande davantage de souplesse et d'acceptation de l'autre que l'adoption d'un nouveau-né.

C'est pour ces raisons, qu'on a longtemps hésité en France à se lancer dans l'aventure. « Dans la pratique, on pensait que ce n'était pas possible, en tout cas pas au-delà de 6 ans », rappelle Claire Gore, psychologue au service d'aide sociale à l'enfance du Val-de-Marne et auteur d'un livre sur l'adoption tardive (1). Or, assure-t-elle, des études - notamment anglo-saxonnes - ont montré qu'il n'y avait pas plus d'échecs que dans les adoptions précoces. Et il n'est pas plus « risqué » d'adopter un enfant de 5 ans ou 10 ans qu'un enfant de 3 mois.

« Adopter un enfant grand, ajoute-t-elle, présente même des avantages : on peut s'assurer de sa participation, travailler sur ses représentations de l'adoption, ses craintes et ses illusions (certains rêvent d'une grande maison avec piscine ou d'une « belle bagnole ») ; et ses résistances sont plus facilement repérables, à condition que ses capacités d'attachement ne soient pas trop endommagées. » Mais « l'apparement » n'est pas facile et nécessite un travail de préparation et d'accompagnement, tant du côté des parents que du côté de l'enfant.

C'est ce travail souvent long et délicat qu'opère Cornelia Burckhardt, responsable de l'Orca (Organisation régionale de concertation sur l'adoption). « On cherche de préférence des familles qui ont déjà eu des enfants, qui connaissent les étapes de leur développement et se sentent prêts pour ce type d'adoption. » On prépare aussi l'enfant, en l'aidant à reconstituer le puzzle de son histoire. Un passé souvent lourd de deuils mal vécus ou de maltraitances. « Il faut qu'il se réapproprie son histoire pour que puisse émerger le désir d'une autre famille », dit-elle. La mise en relation ne se fait que lorsque chacun est « prêt ». Il faudra ensuite les accompagner dans ce long cheminement qu'ils devront faire ensemble pour s'adopter mutuellement.

Mais cet accompagnement, qui n'en est aujourd'hui qu'à ses balbutiements dans les services sociaux français, n'existe quasiment pas quand l'enfant vient de l'étranger. Or, on adopte aujourd'hui de plus en plus d'enfants de 3 ans, 5 ans, 8 ans, dans les aléas de l'urgence de l'adoption internationale. Des enfants qui s'agrippent à vous dans des orphelinats ou qu'on vous confie dans le hall d'un aéroport, où ils

débarquent avec des histoires souvent lourdes dont on ne connaît que quelques bribes. Des enfants déracinés, qui ont perdu non seulement leur père et leur mère mais « tous les éléments constitutifs de leur identité », comme le souligne le psychanalyste Nazir Hamad : ce n'est plus la même langue, la même nourriture, la même couleur de peau - un enfant noir n'a pas la même image d'un parent blanc. « Et on nous plante là avec notre gamin qu'on a envie d'aimer », dit une maman.

Ces adoptions sont parfois « réussies », mais parfois aussi « ratées ». Et on commence à oser parler des difficultés et des échecs. Pour preuve, ces témoignages qui affluent à l'association Pétales, créée il y a un an

seulement en France, pour aider les parents dont les enfants présentent des « troubles de l'attachement » (lire ci-contre), des comportements violents qui engendrent souvent des drames, certains parents adoptifs étant contraints de demander aux services sociaux le « placement » de leur enfant. Ou ce livre témoignage écrit par Maguy Domergue, maman de cinq enfants, dont le dernier, adopté au Brésil à l'âge de 4 ans, a commencé à l'adolescence à commettre des actes de délinquance, et qui tire lucidement le bilan de cet « échec » (2). Hana Rothman, pédopsychiatre et psychanalyste, a créé l'association Enter, l'Arbre vert pour accompagner ces parents ; elle témoigne également de ces traces laissées sur le psychisme de nombreux enfants. « Il n'y a pas deux histoires pareilles, précise-t-elle. Mais ce qui me frappe, c'est la difficulté qu'ont ces enfants à intégrer une loi. Comme ils n'ont pas connu d'adultes préoccupés par leur sécurité, ils sont devenus leur propre chef. On constate aussi chez ces enfants, ajoute-t-elle, un désintérêt pour l'apprentissage, qui ne leur procure aucun plaisir et ils vont parfois saboter leur travail, ce qui arrive chez des enfants non adoptés, mais rarement avec un tel degré d'intensité. Certains enfants arrivent avec de telles carences qu'il est difficile de les réparer. »

Est-ce à dire qu'il faut renoncer à adopter ces enfants ? « Non, affirme-t-elle. Car il existe aussi des adoptions qui sauvent la vie des enfants. Il faut que les parents comprennent la nécessité d'un accompagnement rapide, sans craindre qu'un tiers fasse irruption dans leur « histoire d'amour. » Ou, comme le dit Maguy Domergue : « Ceux qui ont vraiment ce projet, qu'ils y aillent, mais les yeux ouverts. »

Christine LEGRAND

(1) Enfants délaissés, adoption tardive en France et en Europe, éd. ESF, coll. « La vie de l'enfant », 235 p., 25,76 Euro.

(2) Devenir parents », éd. de l'Atelier, coll. « Mieux vivre », 143 p., 13 Euro.

Dossier

Adopter un « grand » enfant une aventure à hauts risques ? REPERES. Des chiffres. Pour en savoir plus. .

Paru le: mercredi 26/11/2003

Des chiffres

Il y a en France, 3 223 pupilles de l'État, dont 1 208 ont plus de 12 ans. Environ 1 000 finissent par être adoptés chaque année.

3 551 enfants étrangers ont été adoptés en France en 2002,

dont 80,37 % venaient de pays n'ayant pas ratifié la convention de La Haye. 65,84 % des parents ne sont pas passés par un organisme autorisé pour l'adoption (OAA).

La convention de La Haye du 29 mai 1993 sur la protection des enfants et la coopération en matière d'adoption internationale stipule que l'adoption internationale ne doit être envisagée que lorsqu'il ne peut être trouvé de placement familial dans l'État d'origine de l'enfant.

En raison de ces avancées sociales, les enfants adoptés ont tendance à être plus âgés qu'avant : à titre indicatif, plus de la moitié des enfants venant du Brésil avaient, en 2002, plus de 5 ans ; près du tiers des enfants ukrainiens et plus de la moitié des Polonais avaient plus de 7 ans.

Pour en savoir plus

Mission de l'adoption internationale (MAI) : 244, bd Saint-Germain, 75303 Paris 07 SP. Tél. : 01.43.17.90.90.

Internet : www.diplomatie.gouv.fr/mai

Dossier

Adopter un « grand » enfant une aventure à hauts risques ? Des parents osent dire leurs échecs et leur amour. L'adoption est une « greffe » qui peut être longue et avoir aussi ses « ratés ». Témoignages. .

Paru le: mercredi 26/11/2003

Jeanne

« Il nous manque cruellement ces dix ans que nous n'avons pas passés ensemble »

« Quand nous avons adopté Quentin, nous avions déjà deux enfants biologiques de 4 et 2 ans. Quentin avait 10 ans. J'avais ce projet d'adoption depuis mon enfance : je me disais qu'il y avait trop d'enfants malheureux dans le monde... Et c'est une idée partagée d'emblée avec mon mari. Notre premier projet était d'adopter un enfant trisomique. On en a parlé à nos parents et leur réaction a été telle qu'on a reculé. On a alors demandé à adopter un « grand »...

Un jour, on a reçu une lettre nous disant : « Nous avons un enfant qui serait susceptible de répondre à votre attente. » On nous proposait, à mots couverts, un enfant qui venait de Brazzaville. Nous étions très émus. Nous n'avions que trois jours pour nous décider. Or, nous n'étions pas préparés à une adoption étrangère : on se demandait pourquoi déraciner un enfant de l'autre bout du monde s'il pouvait être adopté sur place. Comment allaient réagir Aline, et surtout Pierre, supplanté dans sa place d'aîné ? Ces questions, on ne se les était jamais posées avant. Nous n'avons pas interrogé nos proches - ils nous disaient qu'on était fous - mais d'autres parents adoptifs et un pédopsychiatre, lequel a levé les derniers obstacles. Il nous a conforté dans l'idée qu'un enfant a d'abord besoin de parents et que s'il ne peut en avoir sur place - ce qu'on a vérifié - il vaut mieux qu'il soit déraciné. Alors, on a dit oui.

Quentin est arrivé neuf mois plus tard. Tout de suite, j'ai senti qu'il cherchait dans mes yeux s'il allait pouvoir compter sur moi. Il a senti dans mon regard qu'on allait pouvoir devenir complices de son avenir. La période de lune de miel a duré six mois.

Les difficultés ont surgi très vite. Dès la première semaine, il a réclamé un cheval. Il s'imaginait qu'à partir du moment où il aurait des parents, il aurait tout ce qu'il voulait. Il a fallu dès le début lui dire non : le rêve s'écroulait dans sa tête. Nous n'avons pas été accompagnés du tout et notre famille a failli exploser, car c'est extrêmement difficile de reconnaître cet enfant comme le sien. En plus, on a eu très vite à gérer sa crise d'ado. Ce qui complique encore les affaires.

Même si on a accueilli cet enfant à bras ouverts, ça demande un travail sur soi permanent. Quentin me renvoie dans des histoires non résolues de ma propre enfance. Il nous répète sans arrêt : « La maison est trop petite, on est des pauvres ; j'aurais dû être adopté par une famille plus riche. » On lui répond : « On n'est peut-être pas les parents dont tu as rêvé. » Il nous teste en permanence, dénigre nos choix, nous insulte. On en vient parfois aux mains : on a l'impression qu'il cherche les coups. On nous a dit : « Il faut six ans pour que prenne la greffe d'un grand. » C'est long. Il nous manque cruellement ces dix ans qu'on n'a pas eus ensemble, et où on se dit les choses au fur et à mesure. Là, on se balance tout d'un bloc.

Tout a failli basculer mais aujourd'hui, j'ai l'intime conviction qu'on a fait le bon choix, qu'il est pleinement notre fils et qu'on est prêt à accueillir ce qui va se passer. Même si on ne sait pas ce qui va se passer... »

Sophie

« Plus je l'aimais, plus elle se sentait agressée »

« Nous avons une fille aînée « biologique » quand nous avons adopté d'abord Paul, venu d'Éthiopie à l'âge de 3 mois, puis Charline, qui est venue s'intercaler entre les deux. Elle est arrivée à l'âge de 4 ans et demi, d'Éthiopie également. Nous savions que ses parents étaient décédés et qu'elle avait été placée dans deux orphelinats. Elle est arrivée en avion et nous avons fait sa connaissance dans le hall de l'aéroport.

On a eu en face de nous une petite fille très fatiguée et très craintive, mais qui, au départ, a voulu montrer absolument qu'elle s'adaptait : elle essayait de copier notre façon de manger, rangeait ses affaires... Elle ne parlait pas un mot de français mais au bout de quinze jours elle nous a fait comprendre qu'elle voulait aller à l'école. Elle se sentait mieux en collectivité. Chez nous, elle avait régulièrement des crises de hurlements et refusait complètement mon affection. Quatre mois après son arrivée, je téléphonais au psy de l'association qui

m'a dit d'emblée que « l'attachement ne se ferait pas ». On a refusé de l'entendre, persuadés qu'en l'aimant très fort les choses allaient s'arranger. Mais plus je l'aimais, plus elle se sentait agressée.

Puis la situation s'est dégradée : dès l'âge de 7-8 ans, elle avait des crises d'une violence terrible. Elle s'est mise à me frapper. On a toujours compris la violence qu'elle nous exprimait comme « tu n'es pas ma mère, tu m'as volée ». Mais la violence d'une petite fille de 7 ans me désarmait. Ces périodes alternaient avec des périodes de mutisme, de boulimie ou d'anorexie. À 10 ans, la violence est devenue quotidienne ; j'avais peur de la réveiller le matin. Je voyais à son regard qu'elle me disait « je ne peux pas faire autrement ».

Car c'est une petite fille très intelligente qui sentait bien ce qui lui arrivait. À l'école, c'était une très bonne élève, très sage. Mais capable de manipulations et de mensonges. On a demandé de l'aide un peu partout : elle a été suivie par plusieurs psys, mais elle refusait de leur parler.

Il y a deux ans, j'ai eu très peur : elle menaçait de se jeter par la fenêtre si je ne la laissais pas partir de la maison. Les services sociaux l'ont prise en charge. Elle est aujourd'hui en internat la semaine, et en famille d'accueil le week-end. Je pensais qu'on allait travailler pour la réintroduire dans la famille. Mais j'ai appris que, sur une plainte de ma fille, nous étions considérés comme parents maltraitants... Depuis deux ans, on n'a plus de contact. Toute la famille en a souffert. Mais c'est sans doute elle la plus malheureuse. J'ai appris que ma fille souffrait de « troubles de l'attachement » en découvrant sur Internet l'association « Pétales Belgique ». Je me suis dit « c'est complètement ça ». Mais ma fille était déjà placée.

Recueilli par Christine LEGRAND

Dossier

Adopter un « grand » enfant une aventure à hauts risques ? Congrès. Enfance et familles d'adoption fête ses cinquante ans les 29 et 30 novembre, par des « entretiens de l'adoption » à Montpellier. Mieux préparer les parents. .

Paru le: mercredi 26/11/2003

Enfance et familles d'adoption a aujourd'hui 50 ans. Les enfants adoptés des premiers parents adhérents ont grandi, certains sont devenus aujourd'hui à leur tour des parents adoptifs. Ces cinquante ans d'expérience accumulée et de recul sur le devenir des enfants adoptés permettent aujourd'hui de faire le bilan sur les difficultés rencontrées et les moyens d'y remédier. Des propositions seront faites notamment pour que l'agrément ne soit pas un simple « examen de passage », mais l'occasion de mieux préparer les familles.

« Car certaines souffrances dont font part les adoptés majeurs, relèvent de l'insuffisance de préparation des parents adoptifs », souligne Janice Peyré, présidente d'EFA. « Si les services sociaux évaluent les capacités des parents à accueillir un enfant qu'ils n'ont pas mis au monde, ils ne leur donnent pas assez d'informations sur les réalités de l'adoption, les différentes phases par lesquelles l'enfant et ses parents vont passer. »

Beaucoup de parents ne savent pas, par exemple, qu'ils risquent de plus en plus souvent d'adopter des enfants « grands » ou « à particularité », car les nourrissons seront de plus en plus souvent adoptés dans leur propre pays.

Ils ont besoin d'être mieux informés sur les problèmes de santé de l'enfant « Non pas pour que les parents « choisissent » un enfant sain, mais pour qu'ils puissent l'accueillir « tel qu'il est » précise Janice Perré. Certains enfants souffrent de maladies chroniques non détectées (comme l'hépatite) ou de séquelles neuropsychiques liées à la malnutrition, souligne Marie-Hélène Theurkauff, vice-présidente d'EFA, chargée de l'adoption internationale. « Il y a vingt ans, on nous disait : ce n'est pas un problème. Il est vrai que les enfants récupèrent très vite en terme de poids. Mais on sait aujourd'hui qu'ils peuvent avoir des séquelles plus graves. »

D'autres ont des problèmes de santé psychique. « On sait par exemple que les enfants qui viennent de Roumanie - qui va « rouvrir » ses portes à l'adoption - ont d'énormes carences affectives, qu'ils ont mis en place des défenses de survie telles qu'ils développent des troubles autistiques. »

« Il faut donner aux familles une information la plus claire possible : mieux vaut trop de mise en garde que pas assez », insiste Marie-Hélène Theurkauff. Car il vaut mieux se poser les bonnes questions avant de partir : quel type d'enfants on est capable d'adopter et dans quelles limites ? Et pouvoir résister aux pressions - car ces pressions existent. Certaines familles s'entendent dire : « Plus votre projet est ouvert, plus ça ira vite. » Beaucoup se précipitent ainsi en ce moment sur Haïti, car les délais sont plus courts mais de nombreux enfants haïtiens arrivent avec des problèmes graves, sans que les parents y soient préparés.

Ch. L.

Les premiers entretiens internationaux de l'adoption « Sous le regard des enfants » se tiennent les 29 et 30 novembre au Palais des Congrès de Montpellier. Pour contacter la fédération Enfance et familles d'adoption : tél. : 01.40.05.57.70. Internet : www.adoptionefa.com

Dossier

Adopter un « grand » enfant une aventure à hauts risques ? Interview : Omblin Ozoux Tefaine, Psychothérapeute (1). Ce n'est qu'après une phase de désillusion, qui parfois coïncide avec l'adolescence, que commence véritablement l'adoption. « Il ne faut pas croire que l'amour et l'éducation suffisent » . .

Paru le: mercredi 26/11/2003

On commence à découvrir aujourd'hui les nombreux échecs de l'adoption...

Omblin Ozoux Tefaine : Le gros problème, c'est qu'on n'a pas tous les éléments qui permettent de juger des raisons de ces échecs.

Mais il y a des facteurs de risques énormes qui pourraient être évités si on s'entourait de davantage de précautions et de professionnalisme. Les enfants qui ont vécu en foyer ou dans un orphelinat par exemple ne sont pas structurés pour vivre en famille. Et il est aberrant qu'on puisse ramener de certains pays des enfants de 10 ans, comme on le fait aujourd'hui, et s'étonner ensuite que ça claque. Ce n'est pas parce qu'un enfant est en errance dans un orphelinat, et qu'on s'imagine le « sauver », qu'il va pouvoir s'adapter d'emblée à sa famille adoptive. L'adoption est une greffe, une vraie chirurgie humaine qui consiste à faire coïncider l'histoire d'un enfant avec celle d'une famille déjà constituée.

- Les problèmes sont-ils plus aigus quand l'adoption est plus tardive ?

- C'est une erreur de penser que plus l'histoire préalable de l'enfant est longue, plus elle est lourde. Ce qui compte, c'est l'impact des traumatismes qu'il a subis ; et ça, c'est difficilement quantifiable. Par contre ce qu'on peut commencer à se représenter, ce sont les traces du délaissement sur son psychisme.

Ce n'est pas évident quand on part avec l'idée de sauver un enfant qui s'agrippe à vous dans un orphelinat... Mais s'il s'agrippe à vous et qu'il est prêt à partir avec vous, c'est que justement il a des carences. Les enfants dans les orphelinats étrangers sont souvent en attente d'un ailleurs meilleur ; et ils sont prêts à recevoir cet ailleurs. Mais en même temps, ils ont peur de partir et de quitter ce qu'ils connaissent. S'ils se développent normalement, il doit y avoir une oscillation entre ces deux sentiments.

Si un enfant est prêt à partir avec le premier inconnu venu le chercher, c'est qu'il est déjà marqué par l'abandon, qu'il va le rejouer dans sa famille adoptive, qu'il va mettre en oeuvre des tactiques (souvent inconscientes) pour se refaire abandonner ensuite.

Ce sont les capacités de l'enfant à être adopté qui sont à mesurer. Or, dans les adoptions internationales, ce n'est pas du tout fait.

Les adoptants, de leur côté, pensent que l'amour et l'éducation vont tout résoudre. Or c'est infiniment plus complexe. Winnicott disait d'eux qu'ils ont une tâche thérapeutique envers leur enfant : ils sont amenés presque par nécessité à réparer les blessures du passé.

- Les parents et l'enfant passent par plusieurs étapes que vous décrivez dans votre livre.

- Si l'enfant a été bien préparé et s'il peut prendre racine, la première phase va être une phase d'idylle : les parents et l'enfant se constituent une bulle restauratrice de leurs blessures réciproques. L'enfant va souvent régresser, se faire pouponner et faire de son passé un récit souvent sombre pour accentuer la dimension salvatrice de ses parents. Puis vient une phase de désillusion, qui s'amorce parfois très vite ou peut être différée dans le temps - quand elle coïncide avec l'adolescence, elle est tonitruante - où l'enfant va inventer toutes les manières d'éprouver, de décevoir, d'attaquer ses parents, peut-être même de les mettre à mort de façon symbolique... pour éprouver de nouveau le risque de se faire abandonner. Il est alors capital, pour éviter l'échec, que ses parents comprennent que ce que l'enfant joue ne s'adresse pas seulement à eux, mais à d'autres images

parentales qu'il est en train de combattre pour lutter contre le délaissement. C'est à la sortie de cette phase que commencera réellement l'adoption.

Recueilli par Christine LEGRAND

(1) Auteur de L'adoption tardive : entre deux vies, éd. Stock, 18,29 Euro.